

Polytechnique, un bastion encore ultramasculin

Cinquante ans après l'ouverture du concours aux femmes, 83 % des étudiants de l'X sont des hommes

Anne Chopinet s'avance en tailleur sur l'es-trade, et l'on reconnaît, malgré le passage du temps, le sourire pétillant de ses 18 ans. C'était en 1972 : la jeune étudiante venait d'être admise à l'École polytechnique (X) pour la première année de l'ouverture aux femmes de cette école d'ingénieurs. Stupéfaction : elle était aussi le major d'entrée de la promotion. « Je suis devenue un monument historique vivant », ironise-t-elle face à une quarantaine de polytechniciennes, venues célébrer cet anniversaire dans leur ancienne école, jeudi 31 mars, sur le plateau de Saclay, dans l'Essonne.

Il est loin le temps de cette archive de l'ORTF ressurgie sur Internet, dans laquelle un journaliste demande à Anne Chopinet si elle n'a pas peur « qu'on la prenne pour un monstre », si elle est « normale », a le temps de s'occuper d'elle ou de « courir les magasins ». Ou de ces articles de presse qui détaillaient la tenue vestimentaire de ces sept « représentantes du sexe faible » admises chez les militaires. « Des garçons nous disaient qu'on prenait la place des autres, que nous étions là pour trouver un mari, et que, de toute façon, notre diplôme n'allait servir à rien, car nous allions nous arrêter de travailler le moment d'avoir des enfants ! Et ce n'est pas ce qui s'est passé », s'amuse Michèle Cyna, de la promotion X 1976. Avant d'ajouter, malicieuse, « mais, dans ma promo, certains sont devenus prêtres ».

Un demi-siècle plus tard, les temps ont changé et, aujourd'hui, Eulalie Chabert, X 2020, est fière de faire partie de la « première promotion en pantalon ». Mais force est de constater que le bilan reste mauvais. La promotion 2021 ne compte que 17 % de femmes – un chiffre qui correspond à la moyenne de ces dix dernières années – contre 28 % dans l'ensemble des écoles d'ingénieurs.

« C'est désespérant », soupire Claude Le Quéré (X 2000), venue pour l'occasion. « On s'étonne du manque de parité dans les instances dirigeantes des grandes entreprises, mais comment les choses pourraient-elles évoluer si l'on reste à 17 % ? Si l'on ne change rien, dans trente ans, ce sera pareil », prévient Eulalie Chabert, 21 ans. Au sein de l'école, elle regrette un

« climat général où les filles se sentent souvent opprimées et où il faut sans cesse être vigilantes pour éviter certaines remarques ou comportements ». Elle mène, à travers son association, des actions pour sensibiliser les garçons aux violences sexistes et sexuelles, « très fréquentes entre étudiants, notamment pendant les soirées », relate-t-elle.

Objectif « 30 % de filles »

Pour expliquer cette faible part de filles à Polytechnique, un argument massif revient dans toutes les bouches : le vivier. En somme, pas assez de candidates. « Polytechnique arrive en bout de chaîne », constate la trentenaire Jeanne Lantz, en poste à Vinci, passée par une prépa au lycée Louis-le-Grand, à Paris. Les mathématiques occupent un rôle prépondérant pour intégrer une école d'ingénieurs. Or, il existe de nombreux stéréotypes, largement documentés par la recher-

Au sein de l'école, Eulalie Chabert, 21 ans, regrette un « climat général où les filles se sentent souvent opprimées »

che qui, dès l'école primaire, tendent à détourner les filles de cette discipline, ou à ne pas encourager leur persévérance dans ce domaine.

Le faible nombre de femmes « modèles de réussite » dans ce domaine n'aide pas non plus à susciter des vocations. « En raison de nombreux biais sexistes, il est toujours difficile pour les femmes d'assumer leur ambition. Même moi, dans mon lycée à Paris, j'avais du mal à dire que je voulais aller à "Ginette" [le lycée Sainte-Genève, aux classes préparatoires reconnues], quand des garçons le clamaient à tout-va. J'ai eu la chance d'avoir été encouragée fortement par mes parents », raconte Eulalie Chabert.

« On ne se satisfait pas de la situation. Notre objectif, c'est 30 % de filles en 2026 », assure Eric Labaye, le polytechnicien président de l'école depuis 2018, après avoir fait toute sa carrière au sein du cabinet de conseil McKinsey.

L'école, qui mène diverses actions de sensibilisation auprès des jeunes, s'inquiète aujourd'hui de l'impact de la réforme du lycée, lancée en 2019, et de la moindre propension des filles à garder la spécialité mathématiques en terminale.

Mécanismes d'autocensure

Mais, si elle est tributaire de « l'amont », la faible part des femmes à l'École polytechnique résulte aussi de ses propres logiques de sélection. Les filles représentent tout de même 30 % des effectifs dans les classes préparatoires scientifiques. Comment expliquer cette déperdition ? Tout d'abord, parce qu'elles sont moins nombreuses dans l'élite des prépas, et que le concours de l'X amène, par ses propres critères de sélection, à une polarisation extrême des admis, comme l'ont montré les chercheurs Pierre François et Nicolas Berkous dans leur étude « Les concours sont-ils

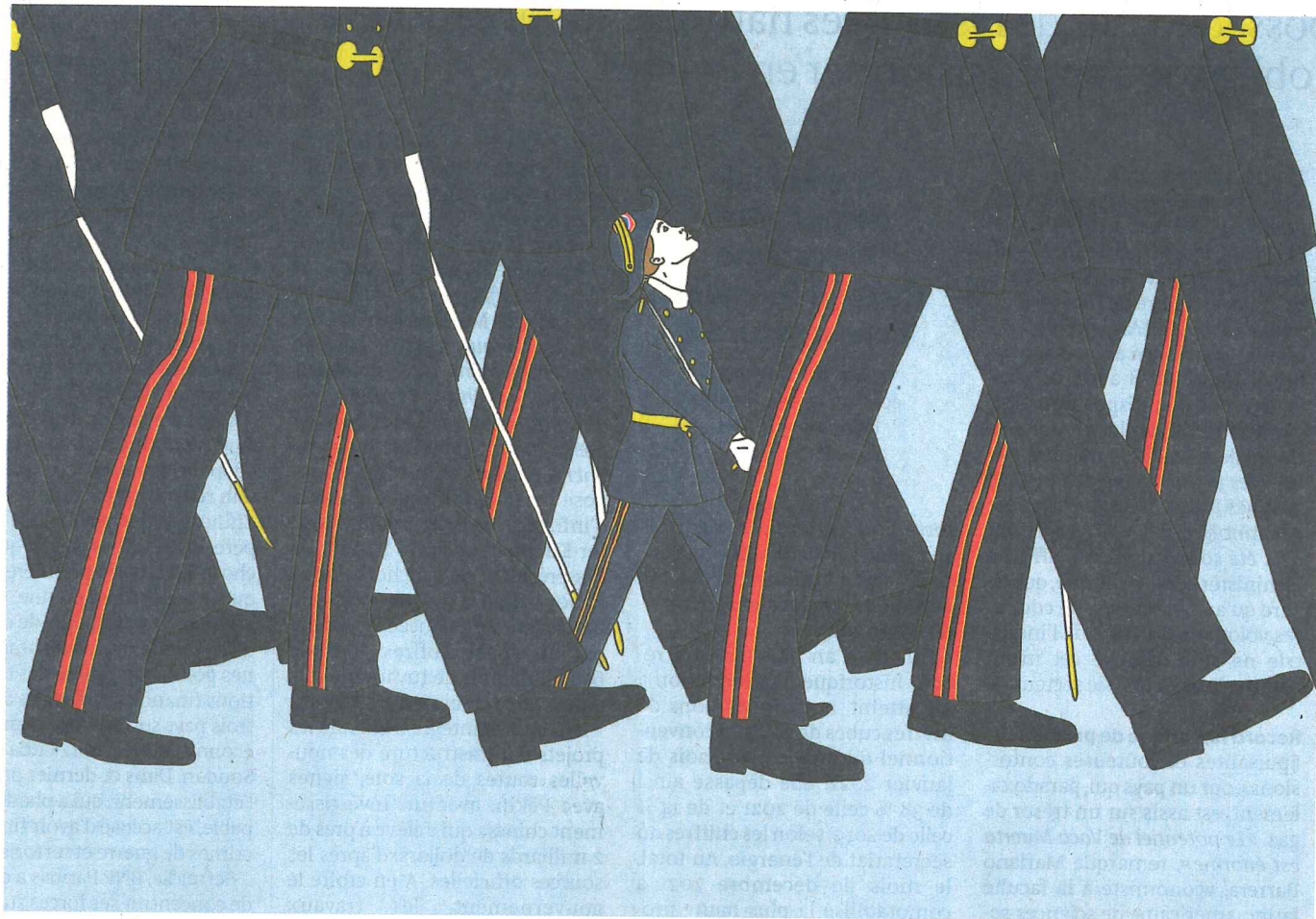
neutres ? Concurrence et parainage dans l'accès à l'École polytechnique » (Sociologie, 2018). Alors qu'il existe des dizaines de prépas en France, deux écuries, Louis-le-Grand et Sainte-Genève, trustent la moitié des places à l'X. Ils montrent ainsi que les logiques du concours conduisent à un accroissement des inégalités déjà présentes et que le poids des origines sociales sur la réussite est encore plus fort chez les filles que chez les garçons.

En outre, même en prépa, des mécanismes d'autocensure continuent de jouer. « Les filles ont tendance à moins redoubler pour tenter d'avoir mieux l'année suivante. Typiquement, un garçon qui obtient l'Ensta va se dire : j'y étais presque, je retente l'X l'année prochaine. Tandis qu'une fille va davantage se dire : c'est déjà une très bonne école, je prends », commente Michèle Cyna. « Et, à la sortie, les carrières ne seront pas les mêmes », complète Claude Le Quéré.

Aussi, en prépa, les femmes osent-elles moins tenter le concours de l'X – une aversion au risque socialement plus développée chez les filles que chez les garçons. « Le concours de Polytechnique, qui offre très peu de places relativement aux autres et contient des épreuves assez spécifiques, est le premier à disparaître de la liste des vœux lorsqu'un candidat souhaite optimiser ses chances, a fortiori s'il manque de confiance en soi », écrit, dans un rapport, l'association La Sphinx, composée d'étudiants et d'anciens de l'école, qui propose, par exemple, que l'X recrute sur la banque d'épreuves « Mines-Ponts », qui ouvre à un panel plus large d'établissements.

D'autres leviers sont à imaginer. Historiquement, l'école recrute essentiellement dans les classes préparatoires « MP » (maths-physique) et « PC » (physique-chimie) – et offre quelques places aux étudiants des prépas « bio ». Or, c'est dans ces dernières que les filles sont les plus nombreuses. Et, constate Marion Guillou, ancienne présidente du conseil d'administration de l'école, « une fois intégrées à Polytechnique, elles réussissent aussi bien dans les matières scientifiques que les autres ». ■

JESSICA GOURDON



ANNA WANDA GOGUSEY

Des violences sexuelles à l'X révélées par une enquête interne

Près d'une étudiante sur quatre interrogées affirme avoir été victime d'agression sexuelle depuis le début de sa scolarité

Des fêtes étudiantes où l'alcool coule à flot, l'isolement du plateau de Saclay, un déséquilibre entre le nombre de filles et de garçons (17 % d'étudiantes), une culture militaire empreinte de stéréotypes sexistes... Et une envie de « se lâcher » après avoir travaillé lourdement pour intégrer l'école d'ingénieurs la plus prestigieuse de France. Voilà le contexte dans lequel s'épanouissent des violences sexistes et sexuelles à Polytechnique, comme ailleurs dans de nombreuses grandes écoles françaises.

La prise de conscience de ces dérives, en particulier depuis l'enquête menée à CentraleSupélec à la rentrée de septembre 2021, a poussé Polytechnique à réaliser sa propre enquête interne sur le sujet, à la demande des associations étudiantes. Les résultats, auxquels Le Monde a eu accès, ont été présentés début mars. Forte d'un nombre de réponses conséquent (2100 sur un questionnaire envoyé à 3400 jeunes entrés à l'école entre 2018 et 2021, tous cursus confondus), celle-ci offre une pho-

tographie inédite des violences subies par plusieurs étudiantes.

Ainsi, 23 % des interrogées disent avoir été victimes d'une agression sexuelle pendant leur scolarité à Polytechnique : sans leur consentement, on leur a touché les seins, les fesses, on s'est frotté à elles ou on les a embrassées ; 11 % des femmes ayant répondu à l'enquête affirment avoir reçu des propositions sexuelles insistantes « malgré leur refus ». Trois jeunes disent avoir été droguées à leur insu pendant une fête étudiante. Et 11 personnes (dont 10 femmes) affirment avoir été victimes d'une tentative de viol ou d'un viol durant leur scolarité à l'X.

Culture sexiste

« Nous avons connaissance de quatre situations qui avaient été remontées via notre cellule dédiée. Mais tout est anonyme : la plupart des victimes ne souhaitent ni donner leur nom ni celui de leur agresseur. La libération de la parole reste compliquée », regrette le directeur général de l'école, François Bouchet, qui a effectué, à la suite des résultats de cette enquête, un

signalement au procureur de la République. Depuis le début de son mandat en 2017, il souligne avoir pris des sanctions individuelles dans de nombreux domaines : interdictions de soirées, jours d'arrêts, obligations de travaux d'intérêt généraux... « Nous avons aussi démis de ses fonctions un cadre militaire, qui avait un comportement inapproprié avec les jeunes femmes. Il est également arrivé que des militaires de renfort, qui viennent pendant la Courtime [le mois de formation militaire au moment de l'arrivée des élèves sur le campus], soient signalés à leur hiérarchie en raison de propos déplacés envers les filles. »

Dès février 2017, en amont du séisme #metoo, l'école avait été secouée par des affaires de violences sexistes et sexuelles. Le magazine hebdomadaire des élèves, l'IK, avait publié un hors-série sur les femmes avec de nombreux témoignages d'étudiantes. Des remarques d'encadrants militaires donnaient un indice de la culture sexiste qui régnait lors des stages dans l'armée : « Il faut faire attention à la tenue que vous

portez, surtout à tout-va. J'ai eu la chance d'avoir été encouragée fortement par mes parents », raconte Eulalie Chabert.

Zones d'ombre

La vie sur le campus prolonge cette ambiance. Pendant longtemps, il existait un classement « T07 » établi par des élèves selon le physique des filles (interdit depuis). Lors de traditions étudiantes comme la « remise des khôtes », une cérémonie qui clôture la scolarité, des étudiants remettaient des titres parfois dégradants à leurs camarades (comme « plus grosse poitrine », désormais interdit). Même si certaines pratiques n'ont plus lieu, une élève raconte dans un texte d'un hors-série « IK au féminin », paru en février, comment cette culture imprègne toujours l'école, citant par exemple des propos écrits dans le journal étudiant (« Les filles trop belles pour moi, ça me terrifie, j'ai besoin de me rassurer

avec du milieu de gamme »), l'encadrant qui dit à une élève en tenue de sport qu'il est « ravi de la voir en brassière », la présence de fresques de filles sans vêtements, les embrassades forcées d'étudiants alcoolisés en soirée...

Lors de son conseil d'administration mi-mars, l'école a présenté un plan de lutte contre ces violences sexistes et sexuelles, qui doit encore être amélioré avec des groupes de travail : nouvelle communication sur les dispositifs d'écoute existants, formation des étudiants – et en particulier des responsables associatifs –, formalisation d'un dispositif de sanctions...

Dès février 2017, en amont du séisme #metoo, l'école avait été secouée par des affaires de violences sexistes et sexuelles

« Nous avons besoin, avec les jeunes de cette génération, de fixer des lignes de conduite. Les mondes virtuels sans limites dans lesquels ils vivent, les nouvelles drogues, l'essor du "binge drinking" génèrent des dérives inacceptables, pour lesquelles nous appliquons la tolérance zéro », annonce François Bouchet.

Si Matthieu Lequesne, le porte-parole de l'association La Sphinx, qui rassemble des polytechniciens intéressés par les questions sociales et environnementales, observe une nouvelle prise de conscience au sein de la communauté de l'X, cela ne va pas assez loin selon lui. « Depuis 2017, les mentalités des élèves ont considérablement évolué, mais une partie de l'administration maintient la réputation. » De plus, il reste des zones d'ombre dans le dispositif de formation des élèves ingénieurs. « Pendant les stages militaires [étalés sur six mois, en première année], les élèves sont dispatchés partout en France, détaille Matthieu Lequesne. Vers qui se tourner dans une base militaire quand on a été agressé ? » ■

JE. GO. ET MARINE MILLER